

Théories et courants sociologiques

Matthieu Barberis

Professeur : Jean-Christophe Marcel / jean-christophe.marcel@u-bourgogne.fr

Il s'agit ici de donner les bases conceptuelles qui permettent aux sociologues d'étudier les manières de penser et les manières de faire spécifiques que les individus adoptent dès lors qu'ils sont en groupe, en posant qu'il se passe alors quelque chose de spécifique. Seront abordées pour s'initier à l'étude de cette spécificité du social, la notion de représentation collective chez Durkheim et les durkheimiens. Puis celles d'interaction, notamment chez G. H. Mead, et enfin celle de culture chez Ralph Linton et Abram Kardiner.

Introduction

Quand des **individus** sont **rassemblés**, ils agissent de **manière particulière**. Quelque soit l'auteur, on procède toujours de la même façon : on essaye de mettre en évidence des **manières de penser** mais aussi des **manières collectives d'agir** reliées à ces manières de penser.

I. La sociologie à Chicago

1. Le contexte

Chicago à la fin du XIXème siècle est une ville **d'immigration**. En effet en 1840 elle compte 5000 habitants, 1,000,000 en 1890 et 3,400,000 en 1930. Cet accroissement très rapide de la population s'explique par un fort taux d'immigration. On compte tout d'abord beaucoup d'immigrés irlandais, puis d'Europe de l'est et de Scandinavie, puis d'Europe du sud mais également des immigrants africains. Cette **augmentation** soudaine de la population ainsi que la **diversité** des cultures des immigrants sont la source de criminalité, **problèmes urbains**:

La **sociologie** trouve son origine dans les mouvements **progressistes** et **réformateurs**. Jane Adams, une femme diplômée venant d'une famille très riche, monte la Hull House où les gens peuvent venir manger, lire, s'occuper de leurs enfants etc. Adams arrive à persuader les autorités de faire des **enquêtes** afin de comprendre qui sont ces gens qui viennent s'installer à Chicago.

Ainsi, en 1892, l'université de Chicago ouvre le département de sociologie. Grâce au financement de la fondation Rockefeller, le département attire des personnalités telles que Robert Park, William Thomas ou encore Everett Hughes. La **question centrale** de l'école de Chicago est : **les immigrés s'assimilent-ils et par quels mécanismes ?** Lorsque l'on mène une **enquête en sociologie**, elle doit toujours être soutenue par une **théorie**. Pour l'école de Chicago, il s'agit de la **théorie de la désorganisation sociale**. Par exemple, quand les immigrés se rendent à un mariage, ils viennent en tenue traditionnelle ce qui a pour effet de créer la surprise chez les américains et fait que ceux-ci se moquent des immigrés. Les migrants adoptent des **normes de conduite** qui ne sont pas adaptées au mode de vie américain ce qui nuit à leur **intégration**, ils sont **désajustés** (de l'anglais « disadjusted »). Cependant la vision adoptée par l'école de Chicago n'est pas sans poser certains problèmes.

La première école de Chicago s'appuie donc sur la notion de **désorganisation sociale** pour expliquer les difficultés que les migrants peuvent avoir pour s'intégrer à la société américaine. Les sociologues vont donc se baser sur des **observations in situ** pour répondre à la question : comment les migrants s'assimilent-ils ?

2. Le paradigme de Chicago

Le sociologue Ernst Burgess remarque que les migrants suivent presque toujours le même parcours dans la ville lors de leur intégration. Ils arrivent généralement au sud-est de la ville dans les quartiers périphériques puis se rapprochent progressivement du centre pendant qu'ils sont remplacés par de nouveaux migrants plus fraîchement arrivés.

On peut ainsi faire un parallèle avec la biologie. En effet, les migrants les plus anciens, donc les moins désorganisés, progressent et s'accaparent plus de ressources que les plus récents. Il s'agit d'une sorte de « survival of the fittest » (cf. Robert Park et la notion de « settlement »).

3. L'exemple du paysan polonais

Les sociologues s'aperçoivent que les polonais auraient plus de mal à s'intégrer que les autres. Le sociologue William Thomas écrit donc au philosophe polonais Florian Znaniecki pour lui demander de l'aider à faciliter l'intégration des polonais à Chicago. Ils ont alors l'idée de proposer aux migrants polonais de raconter leurs vies moyennant finance (il s'agit de la **technique du récit de vie**) afin de terminer leurs **trajectoires sociales** et les **bifurcations** (« turning points ») qui ont pu conduire à ces problèmes d'intégration.

L'histoire de Wladek Wisniewski

Wladek Wisniewski est issu d'une famille de paysans qui connaît une ascension sociale fragile (son père, gendarme puis aubergiste, se retrouve bientôt sans le sou). Cinquième d'une famille de neuf enfants, il ne bénéficie pas du soutien familial auquel ont droit ses frères aînés qui poursuivent l'ascension sociale familiale et fait, après plusieurs tentatives infructueuses, un apprentissage d'ouvrier boulanger.

Commencent alors pour lui des années d'errance et de misère, entrecoupées de périodes de stabilité lorsqu'il trouve un emploi un peu plus durable, marquées par de multiples rencontres féminines et scandées par des retours réguliers et plus ou moins conflictuels vers sa famille. Las de cette vie et de subir le mépris des siens, il décide d'économiser, s'installe comme boulanger, prend ses parents avec lui et songe à se marier. Mais il a bientôt le sentiment de se faire exploiter par ses parents et part pour les États-Unis. Il s'y marie, trouve puis perd son emploi et connaît à nouveau la misère ce qui le conduit à vendre ses lettres à Thomas et Znaniecki puis à accepter d'écrire, contre rémunération, l'histoire de sa vie.

Ce que montre l'histoire de Wladek, c'est une **opposition** entre une **morale hédoniste** et individualiste (celle de Wladek) et la **morale traditionnelle** (celle de ses parents, qui requiert une soumission à des règles héritées du passé). Cela montre que les idées hédonistes commençaient déjà à avoir cours en Pologne à cette époque. Ainsi les Polonais sont déjà désorganisés par cette opposition lorsqu'ils arrivent aux États-Unis et lorsqu'ils doivent ensuite s'assimiler au mode de vie américain cela cause une deuxième désajustement qui peut s'avérer trop difficile à surmonter pour certains.

4. L'exemple des gangs

En 1927, Frederic Milton Thrasher publie *The Gang*, une **monographie** sur les gangs de Chicago (il en a étudié 1313), au contact desquels il a vécu afin d'étudier la notion de déviance. Tout d'abord il est bon de se demander : qu'est ce qu'un **gang** ? Thrasher le définit comme un **groupe** formé de 10 à 15 jeunes garçons âgés de 5 à 25 ans. Les membres du gang ne travaillent pas, ne vont pas à l'école et passent leur

temps à jouer. Pour eux les **activités délinquantes** rentrent dans le cadre du jeu. Les gang boys font beaucoup la fête et fument et boivent dès leur plus jeune âge. Thrasher parle d'un jeune garçon qui constitue l'exemple type du **gang boy**. Il se nomme Fatty, il est âgé de 9 ans, il fume, bois, vandalise, brutalise les autres enfants, insulte les filles et joue aux courses avec les adultes.

Les gangs sont **informels**, ils se forment car les membres se côtoient dans le quartier, car ils fréquentent les mêmes endroits. Les membres du gang sont liés par un **code de l'honneur** très fort mais adoptent tout de même une ligne de **conduite agonistique**. Ils sont en compétition les uns avec les autres afin de voir qui réussira le mieux dans les **activités prédatrices** qu'ils pratiquent. Il y a cependant de fortes **rivalités** entre les gangs qui s'affrontent pour s'approprier des territoires. Enfin les gangs sont très **mobiles**, ce qui les rend très difficile à capturer.

Les noms des gangs ont un sens et sont souvent associés à une **devise**. Il est à noter que les gangs ne sont pas toujours ethniques. Par exemple le gang « The Greek Fraternity » a pour devise « We are the Greeks, we are cultured, we belong, you are the barbarians, you are rude and uncultured ». Ainsi les gangs ont un très fort **pouvoir d'assimilation** à l'intérieur du groupe. En effet un groupe a un pouvoir d'assimiler ses membres bien plus fort lorsqu'il a envers les autres un **pouvoir d'exclusion**. Le lien social se nourrit du pouvoir d'exclusion.

Les membres du gang prennent rapidement conscience de l'écart entre leurs aspirations et leurs moyens ce qui cause la **frustration** et les conduit à pratiquer des activités prédatrices.

La **structure** même des gangs entraîne une désorganisation durable chez les membres en prenant la place de la **socialisation primaire**. La socialisation primaire (initiale) est celle qui intervient chez l'enfant au contact des parents alors que la **socialisation secondaire** arrive à l'âge adulte. Ainsi les membres du gang grandissent dans cet environnement de délinquance et d'hédonisme et non pas au contact de leurs parents, ce qui fait qu'ils deviennent bien souvent de « parfaits truands » une fois adultes. Cette socialisation primaire se fait par l'utilisation d'un **langage particulier**, obscur aux interlocuteurs extérieurs au gang, mais grâce aussi au nom du gang qui évoquent souvent le vol, la violence etc. et enfin au moyen d'un système de **contrôle social** très fort (sanctions/récompenses en fonction des actes des membres). De plus les gangs ont une **mémoire collective** très développée ce qui pousse les membres à essayer de se surpasser afin d'accroître leur réputation. Ainsi les bases de la vie sociale sont acquises au sein du gang et l'activité délinquante s'ancre dans les **personnalités**.

Enfin les gang boys ne se sentent en sécurité qu'entre eux et enfreignent systématiquement la loi. Ils arborent aussi une **attitude fataliste**. Les gangs sont donc très difficiles à dissoudre. Thrasher propose tout de même des solutions afin d'aider les gang boys et limiter le problème qu'il représente, au moyen par exemple d'éducateurs ou d'une police de proximité.

5. L'exemple du ghetto

En 1925, le sociologue américain d'origine juive allemande Louis Wirth, publie *The Ghetto*, une monographie sur le ghetto juif de Chicago. Historiquement un ghetto est un **quartier** où l'on rassemble les **juifs**, mais Wirth entend étendre ce **concept** à d'autres quartiers de la ville, comme par exemple Little Sicily, le quartier italien, mais également à Gold Coast, le quartier riche de la ville.

Les habitants du **ghetto** ont bien souvent l'impression de ne pas vivre une vie « authentique » en dehors du ghetto. Ils travaillent hors du ghetto, respectent les lois etc. Mais c'est dans le ghetto qu'ils peuvent être eux-mêmes, pratiquer leurs **traditions**, nouer des **liens** etc. Ils doivent donc avoir deux modes de vie, ce qui ne facilite pas leur **assimilation**. Cette **dualité** ainsi que l'attitude des américains envers les juifs, peuvent être illustrées grâce aux deux anecdotes suivantes.

Le nouveau venu

Un rabbin vivant dans le ghetto pousse son fils à faire de brillantes études. Celui-ci sort donc du ghetto et commence à s'intégrer dans la société américaine. Il demande un jour à son père s'il peut inviter des amis pour son anniversaire. Le père accepte. Le fils remarque la surprise de ses amis (qui n'habitent pas dans le ghetto) lorsqu'ils voient la pauvreté de l'appartement dans lequel il vit. Honteux, le fils pousse alors son père à aller habiter hors du ghetto. Ils sortent donc du ghetto et le fils termine ses études. Cependant quelques années plus tard, la Grève Pullman éclata ce qui eu pour effet de paralyser une très grande partie du trafic ferroviaire de Chicago. Les habitants décident alors de prendre la place des conducteurs en grève afin de pouvoir maintenir un certain rythme de vie. Le rabbin se propose mais son offre est déclinée. Il se demande alors si ce refus est dû au fait qu'il soit juif et fini par aller retourner habiter dans le ghetto.

Emporter le ghetto avec soi

Un rabbin emmène sa famille à la mer à Atlantic City. Il se présente dans un hôtel mais on l'informe que celui-ci est complet. Cependant une famille américaine se présente quelques minutes plus tard et se voit accorder des chambres. Le rabbin rentre alors dans le ghetto et raconte son histoire aux habitants. Ceux-ci outrés par ce qu'ils entendent, se cotisent et finissent par acheter l'hôtel.

On peut se demander ce qui fait qu'il y a de telles barrières entre les juifs et les autres cultures. Cela est principalement dû à leur **forte identité collective**. Cette identité vient en partie de l'**organisation architecturale** du quartier juif. En effet celui-ci est composé d'une grande avenue (Maxwell Street, connue pour abriter le plus grand marché de la ville) au bout de laquelle se trouve la synagogue. Perpendiculaires à Maxwell Street se trouvent de nombreuses rues dans lesquelles les gens habitent. Ainsi les juifs se rencontrent très souvent en sortant de chez eux, en allant au marché, à la synagogue etc. ce qui renforce leur **identité**. On remarque ainsi que **l'identité dépend de la structure des interactions**.

II. Le courant culturaliste

Le terme « culture » en tant qu'enrichissement de l'esprit par des exercices intellectuels est dérivé de l'allemand « kultur », du latin « cultura ». C'est l'anthropologue américain d'origine allemande Franz Boas, qui exporte le concept de « kultur » aux États-Unis. Au sens sociologique, la culture est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériel, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social.

1. Définitions

Œuvre de référence : Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*

Pour comprendre ce qu'est la culture, il faut tout d'abord se demander comment la société nous apparaît. Pour cela il faut s'intéresser en premier aux **objets** (table, chaise, couverts etc.). On s'aperçoit alors qu'à ces objets sont associés des **modèles de comportement**. Dans chaque société il y a des objets produits par cette société et qui n'ont de sens que dans cette société car ils sont associés aux bons modèles de comportement. Chaque groupe produit des modes de comportements associés à des **valeurs** afin de permettre la **vie en collectivité**. Par exemple dans le film *Les dieux sont tombés sur la tête*, des aviateurs blancs font tomber une bouteille de Coca-Cola au milieu d'un village de bushmen. Ceux-ci n'ont pas la moindre idée de l'usage qu'il doivent faire de la bouteille et essayent par exemple de casser des noix ou de tanner des peaux avec.

Dans son livre *La société de cour*, Norbert Elias montre que les manières de table sont **culturelles**. Celles que nous utilisons de nos jours viennent d'Italie et ont été apportées en France par la noblesse italienne. Elias étudie des journaux tenus par des nobles. Il y est question de manuels de bonne conduite

décrivant comment se tenir à table. Les nobles français adoptent peu à peu ces coutumes, non pas parce qu'elles sont meilleures que les anciennes, mais afin de se distinguer du peuple et de montrer leur supériorité.

On remarque aussi que **la culture façonne le corps**. Par exemple, pour se reposer, les Masaï se tiennent debout sur une jambe en s'appuyant sur leur lance. Pour qui n'est pas Masaï, cette position est impossible à tenir plus de quelques minutes, mais eux sont capables de la tenir des heures durant. Cette nécessité de se tenir debout même au repos leur vient de leur mode de vie centré sur la chasse, ce qui les oblige à être toujours à l'affût.

On rappelle que la **culture** est une **configuration** de **comportements** associée à des **modèles** et des **valeurs** préexistants. La culture produit deux types de résultats :

- Des **objets** (table, chaise, bouteille etc.) qui n'ont de sens que dans cette culture. Par exemple, chez les Masaï une lance n'est qu'une arme alors que pour un Européen celle-ci peut être un objet ethnique servant de décoration.
- Des **états psychologiques**. La culture produit chez les individus d'une même société des **traits psychologiques**. Par exemple, la société dicte quelles émotions ressentir dans telle situation, à quelle intensité elles doivent être ressenties et comment elles doivent être exprimées. Lors d'un enterrement par exemple, il serait mal vu de montrer de la joie, mais il ne faut pas non plus trop montrer sa peine. Il existe cependant des cultures où l'on engage des pleureuses pour les enterrements qui ont pour travail de montrer le plus de peine possible pour le défunt, quand bien même elles ne le connaissent pas. Ainsi la **culture** opère sur nous comme une forme de « dressage », elle nous **façonne** de telle sorte que nous éprouvons les bonnes émotions au bon moment sans avoir à nous forcer.

2. Premier exemple : les Yuroks

Dans son ouvrage *Childhood and Tradition in Two American Indian Tribes*, le psychanalyste et psychologue Erik Erikson, s'intéresse à la tribu des **Yuroks**, vivant au nord-est des États-Unis, près de Vancouver. Les Yuroks vivent sur un territoire circulaire d'environ 200 kilomètres de diamètre, coupé en deux par le fleuve Klamath qui va se jeter dans l'océan Pacifique. Leur territoire est pauvre en gibier et l'élevage y est difficile, leur **mode de vie** est donc principalement basé sur la **pêche** du saumon, qui remonte le fleuve deux fois par an pour pondre avant de retourner dans le Pacifique. Les Yuroks doivent donc profiter de cette courte période pour réaliser la meilleure pêche possible sous peine de mourir de faim. Cette contrainte se reflète dans leur culture, que l'on pourrait nommer « **culture saumon** ».

Les huttes des Yuroks comportent deux ouvertures, une entrée et une sortie. Cette dernière est si étroite qu'il est nécessaire de se mettre de profil afin de passer au travers. Les repas sont donc une source de stress pour les Yuroks car ils ont peur de trop manger et d'être constipés et ainsi de ne pas pouvoir sortir de la hutte. Cette peur relève de la **peur religieuse**.

En effet la **cosmologie** Yurok repose sur le modèle du **fleuve** qui s'écoule sans obstacle. Pour eux, l'Apocalypse reviendrait à construire un barrage permanent sur le fleuve. Ainsi la constipation ou le fait de ne pas pouvoir sortir de la hutte sont des choses graves car elles rappellent l'obstruction du fleuve. Les Yuroks comparent les femmes enceintes à des « sacs », ce qui fait de la grossesse et par extension de la sexualité un sujet tabou pour la même raison que les repas. De manière assez surprenante, la pêche est-elle aussi tabou car elle nécessite l'utilisation de bateaux, ce qui empêche l'eau de s'écouler parfaitement. Les Yuroks doivent donc prier et demander pardon aux dieux avant les repas, la pêche, l'accouplement etc.

Comme bon nombre de cultures, les Yuroks ont chaque année un **carnaval** pendant lequel ils peuvent se permettre plus de chose, comme manger un peu plus par exemple. Pendant le carnaval, ils vont même

jusqu'à construire un barrage sur le fleuve.

Pour comprendre une culture, il faut trouver son **principe directeur** ou **pattern**. Pour les Yuroks, le pattern est le modèle du fleuve qui s'écoule.

3. Deuxième exemple : les Nuer

Dans son livre *Les Nuer*, l'anthropologue britannique Edward Evan Evans-Pritchard étudie la tribu éponyme située en Afrique de l'Est. Le pays **Nuer** est un pays aride et les Nuer sont des nomades. Leur mode de vie est donc basé autour de l'élevage bovin, on pourrait donc qualifier leur culture de « **culture taureau** ».

Toute leur matière première provient du bétail, il n'utilisent même pas de bois. Ainsi leur **modèle de comportement** est axé sur l'**élevage bovin**. L'homme se lève très tôt afin de contempler ses bêtes, puis il les emmène paître et passe la journée à les regarder. Il connaît ses bêtes par cœur (le langage Nuer comporte 200 mots pour décrire la robe des vaches). Vers la fin de journée, les femmes et les enfants traient les vaches puis tous finissent la journée en fabricant des décorations pour les vaches. Vers l'âge de 5 ans, les jeunes garçons Nuer se voient attribuer un veau dont ils porteront le nom. La dot de la femme est constituée avec une partie du troupeau de son père et chez les Nuer le statut social d'un individu est d'autant plus important que son troupeau est grand. Afin de devenir un guerrier (appelé « taureau de la tribu ») un Nuer doit se confectionner un chapeau à cornes qui imite au mieux les cornes de son bœuf favori (celui qu'il a reçu à l'âge de 5 ans). De plus si un guerrier veut se mettre en valeur dans le village après avoir réussi un exploit à la guerre, il doit se pavaner en imitant les mouvements de son bœuf favori. Enfin, le bœuf est un animal tabou chez les Nuer, c'est-à-dire soumis à certaines règles religieuses, il est par exemple nécessaire de prier les dieux avant de sacrifier un bœuf.

Ainsi nous avons vu que la culture Nuer est ce que l'on pourrait appeler une « culture taureau » car le **pattern** est le taureau.

4. La question de la socialisation

Quel **intérêt** a l'Homme à se socialiser, quelles sont les motivations ? (cf. Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*). Pour Linton, on finit par s'approprier la culture car elle répond à nos **besoins**, qu'ils soient **physiologiques** (logement, nourriture etc.) ou **psychologiques**. C'est à ces derniers que nous allons nous intéresser.

Le besoin de réponse affective : Il s'agit de l'idée selon laquelle afin de construire une bonne image de soi, nous avons besoin de l'encouragement des autres. Il s'agit d'une forme de **contrôle social** (cf. expérience de Asch).

Le besoin de sécurité : Toutes les cultures ont une manière de définir les étapes de la vie afin de lui donner un sens et généralement la cosmologie associée à cette culture donne une réponse à ce qui se passe au moment de la mort. Cela a pour but de rendre le vieillissement et la perspective de la mort moins angoissante.

Le besoin de nouveauté : La culture offre des modèles de comportement adéquats pour répondre à ce besoin. Par exemple, quelqu'un qui voudrait changer d'emploi, peut repasser un diplôme afin de devenir plus qualifié plutôt que d'évincer la personne dont il convoite la place.

Dans la **vie sociale** à laquelle on associe une **culture**, certaines **situations** peuvent être source de **stress**. Ces situations peuvent être variées, par exemple ne pas s'entendre avec ses collègues de travail pour un Européen ou bien trop manger pour un Yurok. Cependant une même situation n'aura pas forcément le

même effet sur les individus en fonction de leur culture. Par exemple, dans beaucoup de cultures, le fait d'être séparé de ses parents est très stressant pour un enfant. Cependant, ce n'est pas le cas chez les enfants Samoa, qui peuvent passer des mois voire des années sans leurs parents car dans cette culture les enfants sont élevés par les filles du village âgées de 7 à 14 ans (cf. Margaret Mead, *Adolescence à Samoa*).

Ainsi le **travail** de la **culture** sur l'être humain est un travail de **façonnement psychologique**, car la vie est balisée de **situations** angoissantes ou réconfortantes, différentes selon les sociétés, et pour lesquelles la culture apporte une **réponse** et une **justification**.

Rappel de la théorie du psychisme de Freud

D'après Freud, le **psychisme humain** peut être schématisé comme un cercle contenant le **Ça** avec un porte placée sur le périmètre du cercle représentant le **Surmoi**. L'espace à l'extérieur du cercle représente le **Moi**.

Le Ça : Le Ça est la somme des **forces instinctives**, des **pulsions** contenues en chacun de nous. Les deux pulsions principales sont la **pulsion d'amour** (Éros) et la **pulsion de mort** (Thanatos). La première est la volonté de ne faire qu'un, de posséder. On la trouve déjà chez l'enfant qui désire un objet (un jouet par exemple) et est prêt à tout pour l'obtenir. Au contraire de la pulsion d'amour se trouve la pulsion de mort, qui est la volonté du sujet de tuer, de détruire. C'est par une **éducation** et une **socialisation** réussies que l'on apprend à **canaliser** ces pulsions.

Le Surmoi : Le Surmoi est le résultat du **façonnement** de la société sur notre **psyché**, elle nous apprend ce que nous pouvons ou ne pouvons pas faire. Elle a pour objectif de nous apprendre à **différer notre plaisir**. On appelle **refoulement** le processus par lequel l'individu diffère son plaisir. La culture opère sur nous une « domestication » quand elle crée en nous et nous fait intérioriser le Surmoi. Ainsi, en fonction des cultures, le refoulement ne concerne pas les mêmes situations.

Dans notre société - du fait du modèle de la famille conjugale ou nucléaire, modèle dans lequel les parents élèvent les enfants - un des travaux de refoulement les plus importants porte sur ce que Freud nomme le **complexe d'Œdipe**. En effet, l'enfant étant élevé par les parents, ceux-ci sont à l'origine de ses plus grandes joies mais aussi de ses plus grandes peines. Cela crée ce que Freud appelle **l'ambivalence des sentiments**. Ainsi les **pulsions** d'amour et de mort sont dirigés vers les **mêmes personnes**. Un des enjeux majeurs de la socialisation se trouve donc dans le fait de réussir à effectuer un **transfert** des **pulsions** sexuelles que l'enfant peut avoir pour les **parents** (notamment le parent du sexe opposé) sur des **objets extérieurs**. Le complexe d'Œdipe se définit comme la **culpabilité** que l'on éprouve lorsque l'on continue à avoir des pulsions vis à vis du parent de l'autre sexe. Si le refoulement est mal fait, cela peut avoir des conséquences plus ou moins graves pour **l'équilibre psychique** du sujet.

Les psychoses : Il s'agit d'un déséquilibre psychologique grave, sorte de « cicatrice » laissée par un processus de **refoulement raté** ayant causé une **culpabilité** disproportionnée chez l'individu. Parmi les psychoses, on trouve la schizophrénie, la paranoïa, les troubles maniaco-dépressifs.

Les névroses : La névrose se définit comme un groupement de symptômes qui entravent la vie courante et qui expriment **l'angoisse** sous différentes formes : hystérie, phobie, obsession.

Les rêves : Les rêves se caractérisent par des **situations irréalistes**. Durant le rêve le Surmoi est moins « vigilant » ce qui permet à certaines des pulsions ou « restes » de pulsions de passer. Bien que le Surmoi soit relâché, il prend tout de même soin de transformer, de travestir ces pulsions.

La psychose, la névrose et le rêve sont trois formes d'expressions atténuées et modifiées de la culpabilité ressentie lors d'un processus de refoulement plus ou moins raté.

5. Personnalité et culture

Pour les culturalistes, la personnalité a une **dimension sociale**. Ainsi on peut considérer que les membres d'une même société partagent certains traits de caractère, c'est le concept de la **personnalité de base**.

Une culture définie des conditions de vie, elle opère une sorte de **sélection** parmi toutes les situations possibles et nous confronte à ces situations de façon plus ou moins répétée, ce qui va susciter en nous un effort **d'adaptation**. Il va donc falloir que nous développons un certain nombre de **traits de caractère** afin de pouvoir **évoluer** dans cette **société**. Par exemple, le sociologue et anthropologue américain William Warner dû apprendre à avoir l'air taciturne en permanence afin de pouvoir réaliser une enquête dans les îles Shetland, au large de l'Écosse. En effet dans la culture Shetland, il est normal et poli d'avoir l'air taciturne et il fallait donc que Warner se plie à cette coutume pour pouvoir mener son enquête.

Linton mena une enquête dans les îles Marquises (en Polynésie française) afin de déterminer quels sont les **traits de caractères communs** aux Marquisiens. Tout d'abord il étudie les **caractéristiques** de leur **société**. La première chose que l'on remarque est que **l'absence de nourriture** plane toujours au-dessus d'eux, ce qui les pousse à pratiquer l'anthropophagie dans certaines circonstances. La deuxième chose est qu'il y a beaucoup **plus de femmes que d'hommes**, les Marquisiennes pratiquent donc la polyandrie. Ce sont les femmes qui dominent dans la société et c'est par exemple à elles de faire le premier pas pour approcher un homme. La famille est donc constituée d'une femme et de plusieurs hommes - ils sont chargés de faire la cuisine, le ménage etc. - placés sous les ordres du mari principal, lui-même sous les ordres de la femme. Les enfants ne sont pas vus comme une bonne chose car ils représentent des bouches de plus à nourrir. Ils sont élevés par les hommes, sont sevrés le plus rapidement possible et disposent d'une assez grande liberté. Toutes ces caractéristiques se reflètent dans la psyché des Marquisiens. Tout d'abord, les problèmes amoureux ne suscitent aucune émotion et les Marquisiens n'ont pas de conception de la romance, ce qui a pour effet, par exemple, **l'absence de jalousie** liée aux agissements du conjoint. Les Marquisiens mettent leur **orgueil** non pas dans l'apparence, comme nous pouvons le faire dans nos sociétés occidentales, mais dans leur capacité à **résister à la faim**. Les femmes mettent aussi leur orgueil dans la résistance à la faim mais aussi dans la bonne tenue de leur maison. Les **efforts d'adaptation** des Marquisiens tournent donc autour de l'alimentation et des liens d'amitiés.

Dans son ouvrage *Échantillons de civilisation*, Ruth Benedict enquête sur deux tribus amérindiennes, les **Zuñis** (vivant au sud près de la frontière mexicaine) et les **Kwakiutl** (vivant au nord près de la frontière canadienne). Benedict considère que les deux peuples sont les opposés l'un de l'autre, elle les qualifie respectivement d'« apollinien » et de « dionysiaque ». En effet, les Zuñis sont bienveillants et paisibles alors que les Kwakiutl sont violents, agressifs et se défilent régulièrement. Les Kwakiutl pratiquent le **potlatch**. Deux ou trois fois par an les tribus Kwakiutl se réunissent dans un champ pour une période de fête qui peut durer plusieurs semaines. À cette occasion, les tribus se font face et **s'échangent des cadeaux** de la façon suivante : soient A et B deux tribus, A offre un cadeau (par exemple une lance, un tambour, un chien ou même une femme) à B qui se doit de l'accepter et doit à son tour offrir un cadeau (plus imposant que le cadeau reçu) à A qui se doit de l'accepter. Cette surenchère de cadeau continue jusqu'à ce que l'une des tribus n'ait plus rien à offrir. La tribu ayant offert en dernier est considérée comme ayant gagnée et c'est elle qui dominera les autres tribus jusqu'au prochain potlatch. Ce système permet que ce ne soit pas toujours la même tribu qui domine puisque, ayant gagnée le précédent potlatch, elle est dépossédée de presque tous ses biens ce qui fait qu'elle a très peu de chance de gagner le potlatch suivant (sur l'accumulation du pouvoir cf. Pierre Clastres, *La Société contre l'État*). Cependant qu'est-ce qui permet d'expliquer cette tradition chez un peuple réputé agressif et violent ? La réponse vient de la **cosmologie** Kwakiutl. En effet pour ce peuple, les dieux sont les ancêtres décédés de la tribu. Ils veillent sur elle et insufflent le **mana** (énergie spirituelle et psychique, sorte de principe vital) aux membres vivants. Bien que le mana soit une énergie vitale, elle peut aussi être une énergie mortelle que l'on peut infuser dans des objets que l'on nomme **utu**. Ces objets maudits sont ensuite offerts aux tribus adverses lors des potlatch. Ainsi le potlatch n'est pas, comme on pourrait le croire, un échange de cadeaux fraternel mais bien une guerre afin de déterminer quelle tribu a le

mana le plus puissant.

6. Une personnalité sociale occidentale

Peut-on appliquer le concept de la personnalité de base dans nos sociétés occidentales ? Après la Seconde Guerre mondiale, le monde est bouleversé par la guerre et la Shoah. La question est de savoir comment cet événement tragique a pu survenir. Pourquoi les gens ont-ils collaborés à ce massacre ? En 1961, Adolf Eichmann (responsable du trafic ferroviaire sous Hitler) est arrêté et jugé à Jérusalem. Lors que son procès, il déclare « je n'ai fait qu'obéir aux ordres ». Les culturalistes se demandent alors si la **soumission à l'autorité** est un trait de caractère de base dans notre société. Cela conduit le psychologue social américain Stanley Milgram à réaliser une expérience devenue célèbre depuis.

L'expérience de Milgram

Entre 1960 et 1963, l'équipe du professeur Milgram fait paraître des annonces dans un journal local pour recruter les sujets d'une apparente expérience sur l'apprentissage. La participation dure 1 heure et est rémunérée 4 dollars, plus 50 cents pour les frais de déplacement, ce qui représente à l'époque une bonne somme, étant donné que le revenu mensuel moyen en 1960 est de 100 dollars. L'expérience est présentée comme une étude scientifique de l'efficacité de la punition sur la mémorisation.

La majorité des variantes de l'expérience a lieu dans les locaux de l'université Yale (New Haven, Connecticut). Les participants sont des hommes et des femmes de 20 à 50 ans, issus de tous les milieux et avec différents niveaux d'éducation. L'expérience telle que présentée met en jeu trois personnages :

- Un élève (learner), qui s'efforce de mémoriser des listes de mots et reçoit une décharge électrique en cas d'erreur.
- Un enseignant (teacher), qui dicte les mots à l'élève et vérifie les réponses. En cas d'erreur, il envoie une décharge électrique destinée à faire souffrir l'élève.
- Un expérimentateur (experimenter), qui représente l'autorité officielle, vêtu d'une blouse grise du technicien, et sûr de lui.

L'expérimentateur et l'élève sont en réalité deux comédiens.

L'enseignant, qui est le seul sujet de l'expérience réelle visant à étudier le niveau d'obéissance, ou encore la "soumission à l'autorité" se voit décrire les conditions de l'expérience portant soi-disant sur la mémoire. On l'informe qu'un tirage au sort avec l'autre participant leur attribuera le rôle d'élève ou d'enseignant. On le soumet à un léger choc électrique de 45 volts pour lui montrer quel type de souffrance l'élève peut recevoir, et pour renforcer sa confiance sur la véracité de l'expérience. Une fois que le cobaye a accepté le protocole, un tirage au sort truqué est effectué, qui le désigne systématiquement comme enseignant.

L'élève est placé dans une pièce distincte, séparée par une fine cloison, et attaché sur une chaise électrique (en apparence). L'enseignant-cobaye est installé devant un pupitre muni d'une rangée de manettes et reçoit la mission de faire mémoriser à l'élève des listes de mots. À chaque erreur, l'enseignant doit enclencher une manette qui, croit-il, envoie un choc électrique de tension croissante à l'apprenant (15 volts supplémentaires à chaque décharge, selon ce qui est écrit sur le pupitre). Le sujet est prié d'annoncer à haute voix la tension correspondante avant de l'appliquer. Naturellement, les chocs électriques sont fictifs.

Les réactions aux chocs électriques sont simulées par l'apprenant. Le comédien qui simule la souffrance a reçu les consignes suivantes : à partir de 75 V, il gémit; à 120 V, il se plaint à l'expérimentateur qu'il souffre; à 135 V, il hurle; à 150 V, il supplie d'être libéré; à 270 V, il lance un cri violent; à 300 V, il annonce qu'il ne répondra plus. Lorsque l'apprenant ne répond plus, l'expérimentateur indique qu'une absence de réponse est considérée comme une erreur. Au stade de 150 volts, la majorité des enseignants-sujets manifestent des doutes et interrogent l'expérimentateur qui est à leur côté. L'expérimentateur est chargé de les rassurer en leur affirmant qu'ils ne sont pas tenus pour responsables des conséquences. Si un sujet hésite, l'expérimentateur a pour consigne de lui demander d'agir. Si un sujet exprime le désir d'arrêter l'expérience, l'expérimentateur lui adresse, dans l'ordre, ces réponses : « Veuillez continuer s'il vous plaît. » ; « L'expérience exige que vous continuiez. » ; « Il est absolument indispensable que vous continuiez. » ; « Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer. » Si le sujet souhaite toujours s'arrêter après ces quatre interventions, l'expérience est interrompue. Sinon, elle prend fin quand le sujet a administré trois décharges maximales (450 volts) à l'aide des manettes intitulées « XXX » situées après celles faisant mention de « Attention, choc dangereux ».

À l'issue de chaque expérience, un questionnaire et un entretien avec le cobaye jouant l'enseignant permet de recueillir ses sentiments et d'écouter les explications qu'il donne de son comportement. Cet entretien vise aussi à le reconforter en lui révélant qu'aucune décharge électrique n'a été appliquée, en le réconciliant avec l'apprenant, et en lui disant que son comportement n'a rien de sadique et est tout à fait normal. Un an plus tard, le cobaye recevait enfin un dernier questionnaire sur son sentiment à l'égard de l'expérience, ainsi qu'un compte-rendu détaillé des résultats de cette expérience.

Lors des premières expériences menées par Stanley Milgram, 62,5 % (25 sur 40) des sujets menèrent l'expérience à terme en infligeant à trois reprises les prétendus électrochocs de 450 volts. Tous les participants acceptèrent le principe annoncé et, finalement après encouragement, atteignirent les 135 volts prétendus. La moyenne des prétendus chocs maximaux (niveaux auxquels s'arrêtèrent les sujets) fut 360 volts. Toutefois, chaque participant s'était à un moment ou à un autre interrompu pour questionner le professeur. Beaucoup présentaient des signes patents de nervosité extrême et de réticence lors des derniers stades (protestations verbales, rires nerveux, etc.). Milgram a qualifié à l'époque ces résultats « d'inattendus et inquiétants ». Des enquêtes préalables menées auprès de 39 médecins-psychiatres avaient établi une prévision d'un taux de sujets envoyant 450 volts de l'ordre de 1 pour 1000 avec une tendance maximale avoisinant les 150 volts.

Bibliographie indicative

Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*

Mauss, Fauconnet, « La sociologie, objet et méthode », Grande Encyclopédie, vol. 30, Paris, 1901 :

http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/essais_de_socio/T1_la_sociologie/la_sociologie.html

Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*

Mead, *L'esprit, le soi et la société*

Mead, *Adolescence à Samoa*

Thomas, Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*